

CHRONIQUE.

MARS :

CANADA : M. Nadeau — M. Garnot — Cercle Saint-Pierre — La Confédération — Les ordres de Chevalerie.

ROME : La fête des langues — Découvertes de l'Emporium.

DIVERS ETATS D'EUROPE : Les discours du trône — la Conférence de Paris — Le *Macinato*. — Les Cortès Espagnoles — Le Duc de Brabant.

I.

Les Romains qui se prétendaient issus du dieu de la guerre par Romulus ne manquèrent pas d'appeler MARS, le premier mois de leur année, qui n'était ni lunaire, ni solaire, mais s'appelait simplement l'année *martiale*. Les autres mois, excepté Juillet qui reçut le nom de César, *Julius* et Août qui reçut celui d'Auguste, prirent leurs noms où ils purent, plusieurs se contentèrent de prendre celui de leur rang; voilà pourquoi nous appelons Décembre, ou *dixième*, un mois qui est aujourd'hui le douzième: c'est une preuve du bon sens du genre humain.

Charlemagne voulut changer les noms des mois, et leur en donner de *parlants*, mais il n'a pas plus réussi à changer le vieil usage que la République française à faire adopter son nouveau calendrier; même dans les siècles de progrès l'homme est essentiellement routinier.

Mars est le mois des grands vents et des tempêtes, qui accompagnent presque toujours les équinoxes.

Mars a ses proverbes: Un homme qui paraît à propos, tombe là, comme Mars en carême: le moyen à Mars d'éviter le temps du jeûne et de l'abstinence?

Mars a aussi ses dictons:

Fuis le serein et les brouillards,
Neige, vents et soleil de Mars.
L'humidité du premier Mars,
Rend malade beaucoup de gars.
Quand le quatre Mars est humide,

L'ivrogne devient invalide.
A la sainte Gertrude, il serait
Très-bon de saigner au bras droit;
Celui qui ainsi le fera,
Des yeux tout l'an profitera.

Nous ne garantissons pas la prescription, nous ne sommes pas médecin.

II.

La Chronique religieuse de ce dernier mois n'est pas plus riche que la chronique politique, et quand nous aurons signalé la nouvelle publication de M. Delisle sur les travaux du concile; le succès de la neuvaine de Saint François-Xavier prêchée à Notre-Dame par M. Daniel et M. Martineau, et la mort du vénérable M. Nadeau nous aurons à peu près tout dit.

M. Nadeau, curé de Sainte-Luce, dans le nouveau diocèse de Rimouski, était né en 1808. Elevé à la prêtrise en 1837, il travailla avec beaucoup de zèle, comme vicaire à Rimouski, et comme curé à Sainte-Luce, ayant eu à desservir pendant longtemps les populations du bas du fleuve, jusqu'à Sainte-Anne-Des-Monts. La *Voix-du-Golfe* nous a conservé un trait touchant d'hospitalité qu'il exerça en 1842 à l'égard de deux naufragés protestants. Le brick anglais le *Ruby* avait été jeté par la tempête dans l'anse de Sainte-Luce, le capitaine et le mousse parvinrent à se sauver et vinrent frapper à la porte du bon pasteur. M. Nadeau les accueillit

avec la plus tendre charité. Le capitaine Stokoë n'oublia jamais cette généreuse hospitalité, chaque fois qu'il remontait le fleuve, il descendait à Sainte-Luce revoir son vieil ami, et dans un de ses derniers voyages il lui fit présent d'une magnifique tabatière en argent, sur laquelle était gravée la date de son naufrage.

Le même jour que M. Nadeau expirait à Sainte-Luce, le respectable M. Garnot mourait à Montréal. Il était né en 1801, avait fait ses études au collège de Montréal, avec beaucoup de succès, et y avait ensuite rempli les fonctions de professeur pendant onze ans.

Il remplit depuis le même emploi au collège de Chambly, (1830-1836) et à celui de l'Assomption, où il professa les belles-lettres et la rhétorique (1836-1844).

Depuis ce temps il vécut à Montréal, donnant des leçons privées de français et de latin. Il a été un des fondateurs de l'Ecole Commerciale Catholique de Montréal. Dans ses dernières années, à l'exemple du chancelier Gerson, il aimait à consacrer son expérience et ses talents à l'éducation des plus petits enfants, et il remplit cette œuvre de dévouement avec toute l'affabilité que chacun lui a connue.

Un nouveau Cercle Littéraire est venu se joindre à ceux déjà existants, et a été inauguré le mois dernier, au faubourg Québec sous le patronage des Révérends Pères Oblats, sous le nom de *Cercle Saint-Pierre*.

La cause de la Confédération gagne toujours du terrain : triomphante à la Nouvelle-Ecosse, elle vient d'être préconisée dans le discours du trône par le gouverneur de Terre-Neuve : on dit aussi que l'accession de la Colombie et du Territoire de la Baie d'Hudson sont en bonne voie de réussite.

En attendant nos législateurs provinciaux poursuivent tranquillement leur besogne administrative, sans trop faire de bruit et sans trop se hâter ; la mode du vélocipède n'est pas encore introduite au parlement.

Par un décret du Duc de Buckingham du 8 décembre dernier, *L'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges* sera particulièrement appliqué aux colonies anglaises.

Cet Ordre a été fondé en 1818 par George III, pour les îles Ionniennes et l'île de Malte ; il se divise en trois classes.

LES CHEVALIERS GRAND' CROIX au nombre de 25 ;

LES CHEVALIERS COMMANDANTS, au nombre de 60 ;

LES COMPAGNONS, au nombre de 100.

Dans l'ordre hiérarchique il tient le cinquième rang parmi les ordres du Royaume-Uni comme on le voit dans le tableau suivant des divers Ordres anglais :

Ordre de la Jarretièrè.

Ordre du Chardon.

Ordre de Saint-Patrice.

Ordre du Bain.

Ordre de St.-Michel et de St.-Georges.

Ordre des Guelphes du Hanovre.

Ordre de l'Etoile des Indes.

Ordre des Célibataires.

III.

Les correspondances romaines nous ont apporté les détails les plus intéressants sur la *Fête des langues* à la Propagande. Nous empruntons le passage suivant à une lettre adressée à un journal français.

“ Suivant un usage remontant fort loin, les élèves du célèbre collège de la Propagande, placé sous la haute direction de S. Em. le cardinal Barnabo, ont donné, dans l’octave de la fête de l’Epiphanie, une fort belle et forte intéressante séance d’académie polyglotte. Cette fête, qui a eu lieu le dimanche 6 courant et s’est répétée le lendemain lundi, a attiré, comme toujours, une réunion d’élite des plus nombreuses. On y remarquait un bon nombre de cardinaux, d’évêques, de prélats, de princes, de savants, de personnages de toute sorte appartenant à la société romaine et étrangère. Une place dans cet auditoire est une faveur fort recherchée, et longtemps à l’avance le cardinal préfet de la Propagande se trouve l’objet des sollicitations les plus vives et les plus nombreuses. Cette académie polyglotte est assurément une chose aussi intéressante que curieuse, et dont on ne saurait se procurer l’agréable et étonnant spectacle nulle autre part qu’à Rome. En effet, trouver réunis dans un même lieu, voir ou entendre parler, en trente-deux langues ou idiômes différents, de jeunes hommes appartenant à peu près à toutes les nations de l’Europe, à un grand nombre de celles de l’Asie, de l’Afrique, de l’Amérique, de l’Océanie, n’est assurément pas une chose commune et dont on puisse se procurer aisément le plaisir. Ce fait unique ne se trouve qu’à Rome et ne se répète qu’une fois l’année, en l’honneur et à la gloire de Jésus enfant. C’est la terre entière, pour ainsi dire, par des représentants de toutes ses races et toutes ses langues, qui vient en cette belle fête de l’Epiphanie, comme jadis les rois mages, adorer le Rédempteur du monde et lui adresser l’hommage de ses vœux, de sa science et de son cœur.”

Nous avons remis jusqu’à ce jour, à entretenir nos lecteurs de découvertes précieuses pour les arts, faites dans les ruines de l’ancienne Rome païenne, par le Chevalier Visconti, architecte de Sa Sainteté. Ces découvertes, à plus d’un titre, intéressent les catholiques : qu’il nous soit donc permis d’entrer dans quelques détails pour préciser l’importance et la nature des fouilles entreprises par le gouvernement pontifical.

L’ancienne Rome renfermait un grand nombre de ces établissements publics que nous appelons *marchés*, dont le plan régulier sortit de l’Ionie et fut ensuite grandement perfectionné par le peuple romain. Parmi ces marchés, les uns consistaient en places entourées de portiques à colonnes, de temples, basiliques, curies, arcs-de-triomphe et autres monuments honorifiques au centre desquels s’élevaient ordinairement des boutiques et des magasins. Dans ces marchés, il fallait avant tout que l’esprit de la vie politique se manifestât et que les souvenirs patriotiques de toute nature

fussent constamment éveillés : c'était l'agora du Grec, le forum du Romain dont la destination avait, ainsi que nous venons de le voir, un double objet. Les autres marchés (*fora olitoria et macella*) avaient pour but unique de satisfaire aux besoins physiques de la vie. L'Emporium rentrait dans cette dernière catégorie et correspondait à ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom d'entrepôt. Dans la civilisation antique, l'Emporium, c'est Vitruve qui nous l'apprend, était un édifice considérable contenant une suite de magasins où étaient déposées les marchandises de l'étranger amenées par mer, jusqu'à ce qu'elles fussent débitées aux marchands en détail. Lorsque l'établissement était situé dans une place exposée à des attaques, l'Emporium lui-même était entouré de hautes murailles solidement fortifiées.

Qu'il y eût un Emporium à Rome et d'une importance proportionnée à la grandeur de la cité, il est à peine besoin de le dire. Les auteurs anciens, en particulier Tite-Live, ont plusieurs fois déterminé dans leurs écrits l'emplacement de ce marché, au pied de l'Aventin, sur les rives du Tibre. Les ruines fort étendues, d'une disposition caractéristique, avaient depuis longtemps éveillé l'attention des savants, et l'on retrouve dans plusieurs ouvrages d'archéologie le plan de toutes les parties qui apparaissaient et qui étaient assez étendues pour autoriser à compléter le circuit et à tenter une restitution probable.

Ce n'est pas dans la découverte de l'Emporium que consiste donc le mérite des recherches nouvellement entreprises par le chevalier Visconti. Le savant antiquaire a donné des preuves éclatantes d'une profonde perspicacité en déterminant la nature des objets qui seraient remis en lumière, et d'un grand sens pratique en n'engageant son gouvernement qu'en des travaux honorables et lucratifs tout à la fois.

Il était difficile de se rendre compte de ce que pouvait être et de ce qui se trouvait dans l'Emporium de Rome. Une vigne appartenant au prince Torlonia couvrait l'emplacement du marché ; une immense quantité de matériaux avaient été amoncelés sur la rive du fleuve et la rendaient inabordable ; d'un autre côté, de grands amas de terre servaient de fortifications. Le chevalier Visconti arriva néanmoins à une si ferme conviction que les fouilles découvriraient de splendides vestiges de la puissance du peuple-roi et des valeurs considérables qui défrayeraient toutes les dépenses, qu'il n'hésita pas à proposer à Sa Sainteté l'acquisition des terrains qui appartenaient aux particuliers, et le déblayement des décombres et des terres. Fidèle à ses traditions artistiques, la cour de Rome, malgré la rigueur des temps, accorda au savant chevalier tous les subsides qu'il demandait. Les travaux furent entrepris avec vigueur. Bientôt apparurent sur les bords du fleuve, au niveau même des eaux du Tibre, ces constructions admirablement conservées d'un port et de cales dont les rampes étaient recouvertes de ces larges dalles en terre cuite que les

Romains savaient rendre si dures et si résistantes. Les assises du monument, avec leur appareil antique, ne tardaient pas à être dégagées. Enfin se montrèrent les richesses que M. Visconti recherchait. On se trouva en présence d'un amoncellement de marbres de toutes provenances, de toute valeur, de toute dimension, amoncellement si considérable que l'heureux inventeur lui-même vit ses rêves dépassés. Les blocs de marbre se trouvent encore, dans l'entrepôt, la plupart à l'état brut, les autres à peine ébauchés. Il n'a été encore attaqué qu'une partie de cet Emporium, dit un témoin oculaire, et déjà on a mis à jour une énorme quantité de pièces de marbres les plus rares et les plus précieux, dont quelques-unes portent des inscriptions qui rappellent l'époque de leur atterrage. Sur l'un de ces blocs on lit : Echantillon de marbre de *telle carrière* d'Afrique, envoyé à l'empereur Titus. Un autre venait de Grèce pour l'empereur Néron. On a trouvé des colonnes à moitié dégrossies. Mais la découverte la plus surprenante jusqu'à présent est celle d'une colonne du plus beau marbre d'Afrique, monolithe qui n'a pas son pareil non-seulement à Rome, mais dans le monde entier, au dire de M. Visconti.

On conçoit que cette découverte extraordinaire ait vivement ému tout ce qui à Rome s'intéresse aux beaux-arts. Sous les empereurs romains, on s'est complu dans l'emploi des marbres de couleur et de diverses autres pierres colorées. La perfection de ce travail était vraiment admirable. Mais on regrettait de ne pouvoir terminer ou réparer les ouvrages incomplets, par suite de l'impossibilité de trouver les variétés des marbres antiques. Les dépôts de marbres de l'Emporium permettront de satisfaire et par delà à tous les besoins : " Nous n'avions plus de marbres, disait le Saint-Père au chevalier Visconti, et vous m'en avez donné à jeter par la fenêtre." En attendant, le Saint-Père, avec sa libéralité accoutumée, répand ses pièces de marbre antique à travers le monde chrétien. Plusieurs prélats se sont adressés à Sa Sainteté et lui ont demandé pour leurs églises quelques-uns de ces blocs précieux. Le Saint-Père se plaît à accueillir leurs désirs. C'est ainsi que Mgr l'évêque de Vannes a obtenu pour l'autel de Sainte-Anne d'Auray l'un des blocs de l'Emporium.

Ces marbres accumulés par les anciens dans l'Emporium, et puis par eux abandonnés et oubliés, rappellent les plus touchants souvenirs des premiers siècles du christianisme. Ces matériaux précieux ont été extraits des carrières de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, au prix des plus durs travaux et des plus déchirantes douleurs de nos pères dans la foi. C'étaient les condamnés aux mines qui travaillaient et la nuit et le jour, pour le compte du peuple romain, à tirer des carrières les plus célèbres ces marbres brillants, ornement et orgueil de la ville éternelle. Or les chrétiens étaient condamnés à ces travaux forcés, plus terribles que les galères modernes, car les condamnés aux mines étaient passibles de la mort civile et de l'esclavage perpétuel. L'histoire des persécutions est

pleine des souffrances endurées par les premiers chrétiens aux carrières de porphyre, de basalte et de granit. Il est impossible de lire sans émotion le résumé de ces douloureux et obscurs martyres, que deux savants archéologues traçaient récemment avec tant de science dans le Bulletin d'archéologie chrétienne. Tels sont les souvenirs qui se rattachent à cette profusion de marbres naguère retrouvés sur les bords du Tibre, et qui, travaillés par des chrétiens, ne serviront, par une providence spéciale de Dieu, qu'à l'honneur du christianisme.

IV.

Les chambres se sont ouvertes à Paris, et à Londres, l'Empereur et la Reine ont parlé : le monde entier était dans l'attente de quelque grande révélation, les journalistes surtout étaient à l'affût de quelque nouvelle à sensation, mais l'Empereur et la Reine n'ont rien dit que ce que l'on savait d'avance qu'ils diraient, que tout était satisfaisant au dedans, comme au dehors et qu'eussent-ils pu dire autre chose ? *“Il n'est pas bon de dévoiler le secret du roi.”*

Après les discours du trône, l'événement le plus important des derniers mois a été la réunion de la Conférence diplomatique au sujet du conflit entre la Turquie et la Grèce. Bien des publicistes trouvent qu'elle n'a pas fait merveille, on le conçoit, elle les a pris par la famine ; la guerre n'éclatera pas, la Turquie et la Grèce se sont embrassées. C'est tout de même une bonne action, et la Conférence n'en fera pas son *meâ culpâ*.

En Italie, l'application du *macinato* ou de l'impôt sur la monture a causé une certaine agitation, des émeutes ont éclaté sur beaucoup de points., mais elles ont été réprimées avec énergie. Partout où la cavalerie a chargé, où la ligne et les bersagliers ont usé de leur baïonnettes, force est restée à la loi. Il y a eut des soldats de tués, mais le nombre des paysans qui ont succombé est triple ; ces tristes événements sont peu propres à faire aimer le règne des Piémontais.

Des lettres du Vénitien, du Bolonais, du Napolitain, de la Toscane, de la Lombardie et de la Romagnole, affirment, avec un ensemble qui leur donne un caractère de vérité incontestable, que la résistance a éclaté partout, et que partout elle s'organise, ici, au cris de *Vive l'Autriche !* Là de *vive le Pape !* Ailleurs de *vive la République !* Et dans toute l'Italie, avec un parfait ensemble de : *Abas les Piémontais, mort aux Unitaristes et à leurs sicaires !* Et cependant on n'est qu'aux préliminaires de l'application de la taxe, et quant elle sera en pleine application, n'est-il pas à craindre que la colère n'arrive à son paroxisme.

Les embarras de l'Espagne ne font que s'accroître. Les élections se sont faites au profit du principe monarchique, mais la question du choix d'un souverain reste toujours pendante. Les Cortès se sont assemblées,

le 12 février, le maréchal Serrano a prononcé le discours d'ouverture. Il a démontré, au milieu des applaudissements de toute la chambre, que la révolution a été l'œuvre de la Providence, que le gouvernement provisoire est immaculé, que si les finances sont ruinées, si Cuba est en feu, c'est la faute d'Isabelle. On ne peut abuser de l'usage de la parole avec plus de sang-froid et d'impudence !

Si maintenant nous reportons nos regards vers la Belgique, nous y trouvons la nation entière et ses jeunes souverains plongés dans le deuil le plus profond par la mort de l'unique héritier de la couronne.

Depuis quelque temps le jeune prince doué d'une intelligence supérieure, et d'une fermeté rare dans un enfant de dix ans, sentait approcher sa fin.

—Le 14 de janvier, il demandait à l'un de ses médecins : Aurai-je encore quelques jours à vivre, docteur ?

—Le médecin s'efforça de le rassurer. Votre Altesse est beaucoup mieux, dit-il.

—Eh bien ! non, reprit le Prince, je suis sûr que ma fin approche, et en disant ces mots, il montrait une résignation parfaite.

Au nouvel an, le jeune malade avait demandé à son père une somme de six mille francs.

—Pourquoi faire ? demanda le roi, en s'efforçant de sourire.

—Pour les partager entre les deux anges qui me donnent leurs soins.

Le prince voulait parler des deux sœurs de charité, qui ont en effet donné à l'auguste enfant des preuves constantes de profond dévouement.

Le 21 du même mois, à neuf heures et demi du matin, l'aumônier de la cour donna l'absolution générale au jeune prince ; il avait encore sa connaissance parfaite, il comprenait et répondait sans hésiter à toutes les questions qui lui étaient faites et récitait les prières que M. l'abbé Coekelbergs rappelait à sa mémoire.

Dans l'après-midi survint une crise qui se calma presque aussitôt, mais pour recommencer avec plus de violence vers huit heures et demie.

Le Roi et la Reine qui n'avait quitté le chevet du mourant depuis trois jours, étaient agenouillés auprès du lit de leur fils bien-aimé. L'aumônier a récité les prières des mourants, et il n'a plus quitté le prince agonisant. Depuis ce moment, son Altesse Royale perdit connaissance et ne fit plus que gémir douloureusement. Vers minuit et demi, les gémissements cessèrent et la respiration alla s'affaiblissant continuellement. A minuit quarante-cinq minutes, le prince versa quelques larmes, puis un doux sourire erra sur ses lèvres : on eut dit qu'il souriait aux anges venant au-devant de lui, pour lui montrer le chemin du ciel. Un moment après l'enfant rendait le dernier soupir, dans les bras de la reine sa mère.

Oh ! s'écrie un témoin oculaire, ces dernières heures ont été navrantes

pour la famille royale. A chaque instant du jour et de la nuit, le roi s'approchait de son fils, suivant anxieusement du regard les progrès du mal. Quand le doute ne fut plus permis, quand la mort eut fermé les yeux du jeune prince, la douleur du père fit explosion, et dans cette chambre royale on n'entendit, pendant de longues heures, que des sanglots désolants, que de lamentables gémissements, se mêlant aux prières funèbres. La commotion fut si forte qu'un moment les médecins crurent à la nécessité de saigner Sa Majesté. La Reine était abîmée dans sa douleur, son dévouement maternel, si persévérant qu'il ait été, a été vaincu par ce cruel malheur. Pauvre mère!! s'écrie le pays tout entier.

Dans la matinée qui suivit le décès, le corps du jeune prince a été revêtu de blanc et étendu sur son lit: une couronne de roses blanches reposait sur le chevet au-dessus de sa tête: une statuette de la Vierge, et divers jouets qui avait distrait le prince dans ses longues heures de souffrance et d'insomnie étaient déposés au pied de sa couche: l'enfant n'était point décomposé, mais pâle et blanc comme un marbre, il semblait endormi.

Lorsqu'il a fallu se séparer de ces chères dépouilles les adieux ont été navrants, l'Archevêque de Malines assistait le roi et la reine dans ces tristes circonstances.

Les funérailles ont eu lieu à Laeken avec une grande simplicité et au milieu d'un concours considérable de peuple, que la ville royale, toute voilée de deuil et de drapeaux en jaune, avait peine à contenir.

Le cercueil a été porté à bras. Derrière venait le roi, nu-tête et sans manteau malgré la rigueur du froid, la douleur le rendait insensible, puis suivaient les députations des grands corps de l'Etat.

A la porte de l'église toute tendue de draperies noires frangées d'argent, le cercueil a été reçu par tous les évêques de Belgique et placé sur le catafalque.

La messe des morts a été célébrée par Mgr. Deschamps; après l'absoute, le cercueil a été descendu dans le caveau royal, et placé, en présence du roi, au milieu des tombeaux de ses ancêtres.

Le prince Léopold - Ferdinand - Elie - Victor - Albert - Marie, Duc de Brabant, Comte de Hainaut, était né à Laeken le 12 juin 1859, il est mort le 22 janvier 1869.

Son Altesse Royale donnait les plus belles espérances, forte, bien constituée, pleine de santé et d'intelligence. Une fièvre scarlatine rentrée a été la cause première de ce douloureux événement, sur lequel la Belgique verse des larmes d'une profonde douleur, et dont elle ne se consolera jamais.